

(02)
P4

NON-CIRCULATING

YUN Interview
April 8, 1991
M. Christian Pineau
Interviewer: Sutterlin

UN LIBRARY

NOV 4 1991

UN/SA COLLECTION

Table of Contents

The 1956 Suez Crisis

The meeting at Sèvres	2; 17-19; 27-30
French attitudes toward Nasser and the Israelis	3-6; 21-22; 43-45
The Suez Canal Users' Group	6-7
US policy and John Foster Dulles	7-9; 13
Involvement of UN	9-10; 22; 32-35
Israel's decision to go to war	10
UK plan to land troops at Port Said	11-12
Influence of the war in Algeria	12
Khrushchev's threats	12; 46
Origins of UK-French-Israeli plan	14-17
US informed	19
Planning Israel's withdrawal	23-26
Preparations for war	30-31
Adenauer's involvement	36-37
The results of Suez	37-39; 47
The influence of the Hungarian revolution	39-40
Origins of peace-keeping	41-42
Assessment of Dag Hammarskjold	47
Influence of lobbies on the Quai	49

419

JS Alors, Monsieur le Ministre, je voudrais bien d'abord vous remercier pour votre participation dans ce projet d'une histoire orale qui a été entreprise par Yale University. Et je voudrais bien, si vous êtes d'accord, discuter avec vous cette après-midi la crise de 1956 au sujet de Suez.

CP Je vous remettrai un livre que j'ai écrit sur ce sujet tout à l'heure.

JS Je l'ai déjà lu.

CP Ah, vous l'avez déjà lu, bon alors!

JS Je suis content de vous dire que ce livre est dans la bibliothèque à Yale University et beaucoup lu. Même j'ai apporté quelques citations au sujet du protocole de Sèvres parce qu'il y a plus de détails à ce sujet dans ce livre là que n'importe où.

CP Bien sûr, bien forcément, j'étais là.

B Selwyn Lloyd y était?

JS Non il n'était pas là au commencement, il était là le second jour.

JS Le second jour.

CP Là il y a eu un petit malentendu, venu du fait que nous avons décidé ensemble qu' on ne parlerait pas de cette réunion. Or, au bout de deux ans, un journaliste de Tel Aviv a écrit dans un journal toute l'histoire de Suez. A partir de ce moment là, ... comme il avait dit des choses fausses, j'ai été amené à corriger. Ensuite Selwyn Lloyd m'a dit: non, vous n'auriez pas dû parler de cette réunion. A partir

du moment où quelqu'un avait parlé, les autres sont obligés de le corriger, forcément.

JS C'est ma première question. Vous-même et Selwyn Lloyd tous les deux étaient assez récemment devenus ministres des affaires étrangères. Ma question est, si vous, vous-même avez, avant de devenir ministre, prêté attention auparavant à la situation dans le Moyen-Orient, surtout à la situation entre les arabes et les israéliens. Vous étiez déjà au courant de la situation avant de devenir ministre?

CP J'ai fait partie de tous les gouvernements d'alors; même si je n'étais pas Ministre des affaires étrangères, j'étais quand même au courant.

JS Oui. Et, dans le Quai d'Orsay, est-ce qu'on on a, à cette époque là, considéré la menace égyptienne au Suez Canal comme quelque chose tout à fait séparée des tensions sur les frontières d'Israël, ou est-ce que vous avez vu les deux choses comme liées: le problème avec le canal et le problème des frontières.

CP Alors là, il y a eu en France des thèses différentes. Nous n'avons pas tous pensé de la même façon et en particulier je n'étais pas d'accord avec mon Président du Conseil, Guy Mollet. Pour Guy Mollet, Nasser c'était un nouvel Hitler et c'était lui qui entretenait la guerre d'Algérie. C'était la thèse de beaucoup de français qui ne pensaient qu'à la guerre d'Algérie. Moi ce n'était pas ma thèse pour une raison d'ailleurs assez simple. D'abord parce que j'avais des sentiments particuliers à l'égard des israéliens, non pas

parce que je suis juif moi-même, mais parce que j'ai été dans un camp de concentration. Et que j'ai eu l'occasion dans ce camp de concentration de recevoir un convoi de 3000 juifs presque tous morts ou qu'il a fallu soigner dans un état épouvantable. J'en avais conçu une telle horreur que pour moi, l'état d'Israël n'a pas été seulement une acte de politique, mais une revanche sur les souffrances du peuple juif. Ça vous paraît bien clair?

JS Oui.

CP Par conséquent, quand les israéliens nous ont demandé de les aider à s'armer, car ils sentaient venir la guerre -- ils avaient déjà eu en '49 plusieurs guerres avec les arabes -- la nouvelle menace venait de la part de Nasser. Nous les avons aidés, nous leur avons vendu des armes. En mars 1956, très peu de temps après ma nomination au Quai d'Orsay, j'étais visiter Nasser, dans des conditions un peu spéciales. J'étais allé voir Nehru, pour connaître la position des pays non engagés, et Nehru m'avait dit: "puisque vous retournez directement sur Paris, votre avion s'arrête au Caire. Passez-y 24 heures, et de ma part allez voir Nasser, vous verrez, c'est un homme beaucoup plus facile que vous ne le croyez." Je l'ai fait, sans avoir consulté mes collègues du ministère, ce qui m'a valu pas mal de reproches. Je m'arrête donc au Caire et Nasser me reçoit dès le matin dans la matinée de 10 heures à midi réunion au cours de laquelle nous évoquons tous les problèmes de l'époque, les problèmes mondiaux, les problèmes des pays sous-développés. A ce moment

là j'avais un projet pour les pays sous-développés qui l'intéressait beaucoup. Ce fut, je dois le dire une entrevue agréable; un homme compréhensif, aimable. Je dirais que ce n'était pas du tout ce que je pensais. Puis il va déjeuner de son côté, moi un ancien ministre m'invite à déjeuner, nous échangeons des banalités, et l'après-midi nous avons une deuxième séance dans laquelle nous avons parlé d'Israël. A ce moment là, l'homme a changé complètement. Ce n'était plus le même. Alors que le matin il se montait raisonnable, qu'on pouvait discuter, l'après-midi c'était terminé. II m'a dit textuellement et, il était manifestement sincère, "une de mes tâches, un de mes projets est de détruire l'Israël". On ne dit pas cela en général à un ministre des affaires étrangères qui vient vous rendre visite, ce n'était pas de l'usage courant. Donc le sentiment était vraiment quelque-chose de très profond chez lui.

Lorsqu'il y a eu la nationalisation du canal trois positions étaient possibles. On pouvait dire: bon la nationalisation du canal s'est faite contre la France et l'Angleterre; contre l'Angleterre peut-etre un peu plus. Surtout c'est un moyen de faire pression sur les Français dans la guerre d'Algérie. Ça je n'y croyais pas du tout, ce n'était pas mon opinion. La deuxième est déjà plus valable. A l'heure actuelle tout l'armement de l'armée égyptienne est fourni par l'Union Soviétique. Donc on peut supposer, sans preuve du contraire, que l'Union Soviétique va prendre en Egypte une place

extrêmement importante, et que de ce fait la possession du canal, la possibilité d'en surveiller le trafic peut avoir des conséquences politiques considérables. Et la troisième était de dire, et c'était ma position, si le canal est nationalisé, si Nasser ne le ferme pas en ce moment il n'avait aucune raison de le faire pour le redressement, de l'Egypte. C'était donc parce qu'il voulait préparer l'asphyxie d'Israël. Autrement dit, avant de se lancer avec les peuples arabes contre Israël, il voulait d'abord fermer le canal par lequel pourrait transiter le pétrole et tous les approvisionnements dont Israël pouvait avoir besoin. Comme d'autre part il tenait Sharm-el Sheikh où il pouvait empêcher de passer n'importe quelle flotte, à mon avis cette affaire était dirigée contre Israël.

Nous nous réunissons ensuite, entre ce qu'on appelle les usagers du canal; là aussi on retrouve des différences, des positions opposées. A ma très grande surprise, il y a une opinion que Foster Dulles écarte complètement, c'est celle de la présence des russes sur le canal, ça a l'air de lui être complètement égal. Cela me surprend un peu, cela surprend aussi Selwyn Lloyd. Quand aux israéliens, il n'en parle pas et se lance dans une diatribe en disant que nous voulons faire une guerre coloniale, que nous voulons défendre les intérêts de la compagnie du canal de Suez. Je dois vous dire honnêtement que les intérêts de la compagnie du canal de Suez ne m'intéressaient guère d'autant moins que Nasser n'avait

pas caché son intention d'indemniser la compagnie. Par conséquent c'était un problème secondaire un simple problème de chiffres. Mais il n'y avait pas de problèmes de principes. Cette compagnie des usagers, je ne me rappelle plus comment on l'appelait exactement, tournait autour de la question, sans prendre de décision. Pendant ce temps là, Nasser a refusé tout arrangement, toute discussion. Mais nous savions très bien que les Américains n'étaient pas prêts à nous soutenir. Sur le moment je dois vous dire que je ne l'ai pas compris, et je n'ai vraiment compris la politique étrangère des Etats Unis à cette époque là, que bien après lorsque elle m'a été révélée par un diplomate américain très important Mr. Murphy.

B Murphy?

CP Murphy. Elle m'a été révélée par Murphy. Celui-ci m'a dit "vous comprenez, ce que veulent d'abord les Etats Unis, et malheureusement c'est vrai pour l'Algérie, c'est de remplacer la France et l'Angleterre dans les parties chaudes du monde, car ils les trouvent trop faibles devant l'Union Soviétique." Il y avait chez Dulles une haine, presque religieuse, contre l'Union Soviétique. Cette haine faisait qu'il aurait fait n'importe quoi pour contrer l'Union Soviétique. C'était son problème numéro un. Je peux vous raconter une anecdote en passant. Quand je l'ai connu pour la première fois, c'était peu de temps avant la nationalisation dans une réunion de l'OTASE, qui avait lieu au Pakistan. La première chose qu'il m'a dit, "Monsieur Pineau, pour moi il y a deux sortes de

gens; il y a ceux qui sont chrétiens et partisans de la libre entreprise, et tous les autres." Je lui ai répondu, "monsieur le secrétaire d'état, chrétien je veux bien, mais ici nous sommes dans un pays musulman. Et la libre entreprise, ça a un sens en France et aux Etats Unis; cela n'en a pas beaucoup en Pakistan. Donc je ne crois pas que ce soit le fond du problème, en tout cas pas ici." Mais c'était sa position; il y tenait fermement. Un an ou deux plus tard, car il avait fini par m'apprécier davantage-chaque fois que j'allais à Washington voir mes enfants j'allais le voir chez lui. Avec sa femme nous dinions tous les trois. C'était très agréable d'ailleurs, quand il ne faisait pas de politique il était charmant. Un soir je le rencontre pour le dîner et je le trouve très abattu. Je lui demande, mais Foster, qu'est-ce vous avez? Vous n'avez pas parlé du tout ce soir. Il me répond, vous savez, je suis très déçu, très malheureux. Je lui demande ce qui se passe? II me dit "mon fils s'est fait jésuite." Je lui réponds: pour moi ce n'était pas très grave. Alors il me répond vous, vous qui êtes un athée. Je proteste mais Foster, je ne suis pas athée, je crois en Dieu." II lève les bras au ciel et me dit, vous croyez en Dieu et vous êtes socialiste? Cela lui semblait quelque-chose d'impossible. Je pense que c'était là une des insuffisances fondamentales de sa conception de l'humanité. Diviser le monde en deux suivant la religion des gens. Personnellement j'ai horreur de mêler les questions religieuses aux questions politiques, c'est toujours

dangereux. II avait donc toujours cru qu'il y avait dans mon esprit une certaine sympathie vis-à-vis de l'Union Soviétique du fait que nous appartenions à deux pays athées. C'était tout à fait ridicule. Je n'ai jamais été communiste ni de près ni de loin, je peux vous le garantir. Je reviens à Suez: Devant cette échec du club des usagers nous étions dans une impasse. C'est alors que nous sommes allés aux Nations Unies. J'étais en très bons termes avec Hammarskjöld, qui était un ami. Et j'ai dit à Hammarskjöld, essayons de faire quelque-chose ici puisque nous ne pouvons rien faire sur le plan européen. Alors, il a fait venir Fawzi ministre des affaires étrangères de Nasser, et nous nous sommes réunis tout les trois, pendant dix jours.

JS Dans son bureau, oui?

CP Dans son bureau, pendant dix jours. Nous avons parlé et tourné autour du problème. Finalement nous avons retenu une proposition, qui consistait pour la France, à reconnaître la nationalisation du canal pour l'Egypte, à permettre aux navires, à tous les navires sans distinction, de passer par le canal, étant entendu que pour les navires israéliens ceux-ci éviteraient d'emprunter cette voie mas ils pourraient utiliser la mer rouge. C'était à peu près ça, et un soir où nous étions mis d'accord nous pensions le problème résolu. Le soir il [Fawzi] a téléphoné à Nasser et Nasser a répondu, non, non seulement les navires israéliens ne passeraient pas le canal mais on ferait de même avec les navires en provenance d'Israël ou à destination d'Israël. C'était

l'échec. Je suis donc revenu en France. C'est à ce moment là que les israéliens sont venus en France nous voir. Et au cours de cette entrevue de Sèvres ils nous ont dit: franchement, nous avons l'intention d'attaquer l'Egypte, car si nous ne l'attaquons pas maintenant nous serons asphyxiés demain; par conséquent, est-ce que vous allez nous aider ou pas? Moi j'ai répondu tout de suite "oui"...

JS Ça c'est très intéressant c'était la première fois que vous avez entendu parler de cette idée, de ce plan?

CP Ce plan a subi des variations après. Ils viennent nous demander de les aider. Les aider cela veut dire quoi? Leur vendre des armes, nous le faisons déjà. Eux voulaient surtout que nous bombardions l'aéroport du Caire, surtout l'aviation anglaise, de façon à ce que les avions égyptiens ne puissent pas venir bombarder Tel Aviv avec tous les inconvénients que cela pourrait avoir pour eux. Ceci dit, ils régleraient eux mêmes l'affaire du Sinai.

Ç'est moi qui négociais, parce que Guy Mollet m'avait confié ce soin. Je réponds par l'affirmative. C'est alors, et c'est très important, que Selwyn Lloyd propose: "Nous devrions débarquer à Port Said," ce sont en effet les anglais qui ont imaginé l'expédition de Port Said. Personnellement je réponds. C'est inutile, à quoi cela servirait-il? Et à ma grande surprise les israéliens acceptent ce débarquement à Port Said, qui ne leur servait à rien. Nous nous sommes résignés à cette opération parfaitement inutile.

Pourquoi les anglais ont-ils agi ainsi? Il ne l'ont pas fait contre les égyptiens, ils l'ont fait contre les israéliens, pour empêcher ceux-ci de franchir le canal et d'aller au Caire. Car ils redoutaient qu'il n'y eût aucune solution politique israélienne, alors qu'ils escomptaient une solution politique anglaise. Et cela, c'est une chose qu'aucun journaliste ne comprend. Voilà pourtant la vérité.

Il faut dire que l'opinion Française était tellement troublée par l'affaire d'Algérie qu'elle ne pouvait rien comprendre d'autre. Alors a eu lieu ce fameux débarquement de Port Said qui ne servit à rien. Ce qui est curieux aussi dans cette affaire - je termine là, cette première partie, tout à l'heure je vous dirai autre chose - dans cette première partie de l'affaire ce qui est très curieux, c'est l'attitude anglaise vis à vis des menaces de Kroutchev de bombarder la Grande-Bretagne. Je connaissais Kroutchev, puisque j'étais déjà allé en Union Soviétique; j'y étais allé deux fois. J'étais même en très bons terms avec les soviétiques; ils ont même publié mes contes pour enfants. A l'heure actuelle on joue au Bolshoi un opéra tiré de mes contes. Aussi étais-je convaincu que la menace était ridicule. Jamais ils ne le feraient. Une telle sottise. Mais le surprenant est qu'Eden l'a cru, et Guy Mollet un peu aussi.

Quand je suis retourné l'année suivante pour faire une étude sur la planification soviétique avec Kossyguine, je rencontre

Kroutchev qui me dit en riant: "Ce qui me surprend le plus dans l'affaire de Suez c'est que vous aviez été assez naïfs pour croire à une menace que je n'avais aucune intention de faire." En réalité ce qui a fait reculer la Grande Bretagne c'est la menace d'Eisenhower sur la livre britannique, menaçant de faire sauter la monnaie britannique. Cela il n'a pas pu le supporter. D'autant moins qu'il avait une très forte opposition à la chambre de communes.

Voilà, pour la première partie de la guerre. Alors maintenant, je réponds à vos questions.

JS Je voudrais bien revenir à quelques sujets que vous avez mentionnés. D'abord, la motivation de Nasser dans la nationalisation du canal. Israël, évidemment était un facteur très important. Mais, que pensez vous de l'action de retirer l'aide américaine à la construction du barrage d'Asswan? Etait-ce important, était-ce décisif? Ou non.

CP Je crois que c'était important mais pas décisif.

JS Pas décisif.

CP Oui, je crois que c'était une déception. Mais, Nasser se vengeait sur qui? Ils se vengeait sur les israéliens, en les empêchant de passer la canal? Ils se vengeait sur l'Angleterre, un peu moins sur la France car nous n'avions aucune difficulté avec lui, excepté pour ceux qui croyaient que les Egyptiens dirigeaient la rébellion algérienne. Les français ne sont jamais sortis de cette idée.

JS Ceux qui ont perdu l'Algérie, ce sont les colons français.

Une autre question. L'idée de conjuguer l'action militaire israélienne avec l'action franco-anglaise, cette idée d'où est elle venue? C'est une idée israélienne, une idée française, ou quoi?

CP En réalité, ce n'était pas seulement une idée israélienne. Elle a été reprise dans certains milieux de l'état major de France, mais ce n'était pas les français qui l'ont imaginée. Si les israéliens ne s'étaient pas senti menacés, ils ne seraient pas venus nous demander de faire cette opération. S'ils nous l'ont demandé, c'est parce qu'il savaient - ils ne se trompaient pas d'ailleurs - que Nasser avait l'intention de provoquer une guerre contre eux. On peut dire que l'idée vient, quand même, surtout, des israéliens. Il faut dire aussi - j'en ai parlé ensuite avec beaucoup de militaires français - je m'occupais de la partie diplomatique - mais c'était Bourguès-Maunary qui s'occupait de la partie militaire, j'en ai parlé ensuite avec beaucoup de militaires français dont Général Gambier. Pour ceux-ci, c'est une règle de faire toutes les hypothèses. On prévoit donc l'hypothèse d'une guerre, même si celle-ci ne doit pas avoir lieu. Et par conséquent, les bruits peuvent se répandre dans la presse ou ailleurs selon lesquels la France prépare une action militaire. Dans des cas de ce genre, à tout hasard, l'armée prépare un plan. Mais elle ne l'applique pas toujours, parfois même elle en prévoit plusieurs, de façon à avoir une option le moment venue. A aucun moment le gouvernement français n'a songé attaquer l'Egypte pour nous venger de la

nationalisation du canal.

JS Est-ce qu'il y avait des canaux spéciaux entre les militaires Français et les militaires israéliens dont vous n'aviez pas, peut être, connaissance?

CP Oh, si, je sais même très bien qui s'en occupait, c'était le fils du Général Mangin qui était spécialement chargé de ces contacts.

JS Avec Perès.

CP Avec Shimon Perès aussi.

JS Vous même, quand est-ce que, pour la première fois, vous êtes devenu conscient de cette planification entre les israéliens et les français, les militaires français?

CP Je l'ai toujours su parce que Maunary était un ami. Nous sommes tout deux compagnons de la libération. Vous savez ce que sont les compagnons de la libération? Ce sont ceux qui ont été les compagnons du Général de Gaulle pendant la Résistance. Nous ne nous cachions rien, nous n'étions pas toujours d'accord mais nous ne nous tirions pas dans les jambes, nous étions loyaux les uns envers les autres.

JS Je pose la question parce que je crois que c'est Abba Eban qui a dit ou a écrit que, justement pendant cette session du conseil de sécurité à New York, le chef de renseignements militaires israéliens vous a visité à New York à cette époque là.

CP Oh, c'est possible je n'en pas un souvenir précis. Il y a eu deux sessions du Conseil de sécurité, celle qui a suivi la nationalisation, l'autre quelques jours plus tard, qui avait

en but de nous faire évacuer Port Said. Les deux....

JS C'est la première.

CP Ecoutez, j'ai parlé à ce moment là avec des personnalités israéliennes, mais je n'ai vraiment pas la mémoire des noms, et vous dire, avec qui j'ai parlé, je ne le peux pas.

JS Oui, je pose la question surtout parce qu'un peu plus tard quand cette réunion de Sèvres est arrivée vous êtes allé à cette réunion, je crois, selon votre livre, à l'aveuglette. Vous ne saviez pas qui serait là...

CP C'est exact.

B Mais le sujet?

CP Le sujet, je l'ai deviné. De plus, il fallait avoir un peu d'imagination. Mais je ne savais pas quelle était la délégation, je ne savais même pas qu'elle serait importante.

JS Je crois que quelques jours avant, presque deux semaines auparavant, Golda Meir est venue à Paris, probablement pour discuter la même chose, je ne sais pas, ce n'est pas clair.

CP Golda Meir est venue à Paris. Je l'y ai rencontrée. Mais, nous sommes restés dans des domaines précis. Elle répétait, "il nous faudra de l'argent, il nous faudra des armes, il nous faudra ceci etc. C'était une liste préparatoire, si vous voulez. Alors qu'à Sèvres on nous a proposé de faire la guerre.

JS Oui.

CP C'est la première fois que j'entendais cette phrase là.

JS Oui.

CP Done présumant que les Israéliens allaient la faire, qu'est-

ce que vous ferez? Est-ce que vous aiderez, ou pas?

JS La formule de ce protocole de Sèvres est très intéressante. Et je voulais vous demander, comment est-ce que cela se fait? Ce projet de protocole, a-t-il été préparé en français ou en anglais. Est-ce qu'on a parlé là en anglais ou en français?

CP On a parlé surtout deux langues. On a commencé par parler français, et quand Selwyn Lloyd est arrivé, on a parlé anglais.

JS Une autre question: vous avez connu Ben Gurion depuis longtemps à ce temps là ou non?

CP Oui, j'étais allé à Tel Aviv et on se rencontrait. Et aussi à Jérusalem.

JS Alors, c'était déjà une amitié.

CP Surtout Golda Meir. Oui, je vous disais que j'avais été très lié avec Golda Meir, que je l'aimais beaucoup, c'était une femme remarquable. Certainement une des personnalités israéliennes les plus remarquables que j'ai connues.

JS Comme vous avez dit, les américains ont été très mécontents, surtout parce que ils n'ont été pas informés.

CP Ça, ce n'est pas vrai. On les avait informés pas par la voie diplomatique ordinaire, mais par nos services secrets. Mais le rapport qui a été remis, et ça vous pouvez le confirmer, à la personnalité américaine compétente, n'est arrivé sur le bureau de Eisenhower que 14 jours après. Et cela je ne sais pas pourquoi.

JS Intéressant, mais il y avait des contacts directs entre le service de renseignement français et la CIA ou c'était plutôt

à travers le Mossad?

CP Non, les services secrets français étaient en contact direct avec la CIA, mais moi je n'ai pas prévenu l'ambassadeur des Etats Unis qui était Dillon à cette époque là. Je ne l'ai pas prévenu, parce que ça aurait été prévenir officiellement les Etats Unis, et nous voulions que nos projets restent discrets. Mais dire que les Américains n'étaient pas au courant ce n'est pas vrai. Dulles lui-même, il est mort malheureusement, Dulles vous l'aurait sûrement confirmé.

JS Alors vous croyez que ce sentiment auprès des américains n'était pas vraiment la motivation principale pour l'opposition des américains.

CP Bon, je vous ai dit ce que m'a dit Murphy. Vous le connaissez?

JS Oui, mais oui je le connais. Il était mon premier chef.

CP Ah bon, c'est très bien. Et je dois dire j'avais aussi des très bonnes relations avec lui. C'est un peu vaniteux ce que je dis là, je suis généralement en bons termes avec tout le monde. J'ai un caractère plutôt amical. Cela ne veut pas dire que je suis d'accord avec tous mes interlocuteurs, ça c'est autre chose. Même quand je ne suis pas d'accord, j'aime parler en termes amicaux. Donc j'ai eu de très longues conversations sur l'Algérie. C'est d'ailleurs ce problème qui a fait tomber le gouvernement Mollet un peu plus tard, et le gouvernement Gaillard lorsque nous avons fait appel à Murphy pour nous aider dans l'affaire algérienne, parce ce que le parlement français n'a pas accepté une

intervention étrangère, même amicale.

JS Maintenant je voudrais poser une question qui peut être n'est pas très gentille. Mais dans ses réflexions Selwyn Lloyd dit qu'Anthony Eden a donné l'impression, quand lui et Lloyd sont venus à Paris et ont parlé avec vous et Mollet, que vous, Monsieur le Ministre, n'étiez pas tellement intéressé à arriver à un règlement de l'affaire.

CP Votre question peut avoir deux sens. Qu'est-ce vous voulez dire par là? Est-ce cela veut dire que je n'étais pas intéressé par la crise ou que je n'étais pas intéressé à lui trouver une solution pacifique.

JS Trouver une solution pacifique.

CP Je n'aurais pas passé dix jours dans le bureau d'Hammaraskjöld si je n'avalais pas désiré une solution pacifique. N'oubliez pas la deuxième partie de mon intervention, au mois de mars 1957 quand nous sommes allés aux U.S.A., en voyage officiel avec Guy Mollet, c'est là que nous avons repris de bons contacts avec le Président Eisenhower. C'était bien sûr, une visite de réconciliation. Or, au cours de cette visite, Hammaraskjöld me fait venir, à New York, et il me dit: "Ecoutez, j'ai actuellement Fawzi dans mon bureau, est-ce que nous ne pourrions pas reprendre la conversation pour trouver quels arrangements nous pourrions prendre etc." Je dis oui, je ne dis pas non, mais là il a fallu que je consulte tout le monde. Je ne pouvais prendre sur moi une décision définitive. Je rentre le soir même à Washington, je demande d'abord l'autorisation de Guy Mollet, j'en parle à Eban, qui

était sur place et qui me répond: "Je vous laisse toute liberté, vous pouvez prendre toutes les décisions que vous voulez, j'ai confiance en vous, vous ne trahirez pas les israéliens." Foster Dulles de son côté m'a dit: "Faites ce que vous voulez, ce que vous ferez, je le ratifierai." Je suis donc parti avec trois mandats, qui n'était pas si mal, et je suis arrivé dans cette réunion qui se tenait au domicile personnel d'Hammarskjöld. Là nous avons discuté presque amicalement. Après avoir passé presque la journée entière, dejeuné ensemble, nous nous sommes mis d'accord sur la meilleure solution possible de la crise, c'est à dire l'ouverture de Sharm-el Sheikh avec l'occupation du détroit par les troupes des Nations Unies, le dégagement du canal, dont nous aurions pris une partie des frais enfin sur l'essentiel.

Nous discutons donc toute la journée et nous nous mettons d'accord sur une formule qui a été appliquée pendant dix ans, jusqu'au jour où les Nations Unies ont retiré leurs troupes. Les événements de '67 l'ont remis en question et sont la cause de toutes les difficultés actuelles. Donc nous étions arrivés à un accord, qui était exactement celui qu'on avait téléphoné à Nasser en octobre 1955, et qu'il a refusé. C'est assez amusant comme histoire.

JS Ça c'est au sujet du canal.

CP Au sujet du canal, je dois ajouter que mon fils a été cinq ans directeur d'Air France au Caire. Et j'allais le voir

deux ou trois fois par an. J'ai été reçu par Sadate, et j'étais très ami avec le Ministre des affaires étrangères et dans les meilleurs termes avec le gouvernement égyptien.

JS Mais vous même vous avez développé, je crois, un plan pour le retrait des israéliens de Gaza, la bande de Gaza.

CP Pas de la bande de Gaza. Ce n'était pas si simple, et il y a eu plusieurs négociations. Il y a eu d'abord la sortie, l'évacuation par Israël de toute la partie arabe de la région du Sinai etc. Et Gaza a fait l'objet d'un sort spécial, je ne sais pas trop pourquoi finalement. Je crois qu'une erreur a été commise. Les israéliens ont voulu garder Gaza pour avoir une zone tampon avec l'Egypte, et cela leur a coûté excessivement cher en argent, en hommes et en difficultés. Je ne crois pas qu'ils aient fait une bonne opération. A part ça, je n'étais pas à leur place.

JS Mais vous n'avez pas mis ce plan au point ensemble avec Foster Dulles? Parce que Abba Eban parle d'un plan Pineau-Duilles pour le retrait des israéliens de la bande de Gaza.

CP Ce n'est pas tout à fait exact. J'ai lu le livre de Abba Eban qui n'est pas très objectif. Maintenant, il est très difficile de juger les mémoires de quelqu'un d'un autre pays, parce que je ne sais pas quels étaient les rapports d'Abba Eban avec son gouvernement. Il y a des ambassadeurs auxquels le gouvernement fait toute confiance pour négocier, d'autres qui, au contraire, travaillent sur leur propre initiative. Chez Abba Eban je n'ai pas trouvé... dans son livre pour ce qui concerne les événements de 1956-57 une relation tout à

fait exacte.

JS Mais vous avez alors répondu à l'invitation de Dag Hammarskjöld et dejeuné avec Fawzi à New York. Qu'est-ce que vous avez fait alors? Vous avez rappelé à Fawzi le plan pour le retrait des israéliens, en vue de s'abandonner du Sinai?

CP On n'a pas encore parlé de départ; non, on n'a pas évoqué l'évacuation du Sinai à ce stade.

JS C'est un peu plus tard je crois.

CP Sensiblement plus tard.

JS Oui. Mais plus tard à l'Assemblée Générale de l'ONU les Américains - par la bouche de Cabbot Lodge ont fait une déclaration au sujet de Sharm el-Sheikh; et je crois que Golda Meir a fait aussi une déclaration au sujet de Sharm el-Sheikh et de Gaza. Les égyptiens, eux n'ont dit rien, ils sont restés silencieux. Et est-ce que vous, vous avez expliqué aux égyptiens tout ça.

CP Oui, bien sûr.

JS Et vous avez obtenu la confiance des égyptiens?

CP L'acquiescement.

JS Oui. Avant que l'Assemblée Générale ne se réunisse.

CP Nous n'avons même pas raconté à l'Assemblée Générale le sens de ce déjeuner, ils ne le connaissaient pas.

JS Le déjeuner c'était avant.

CP Oui, mais même au courant. Ce n'est pas de cette manière que la question a été réglée.

JS Ce point n'a pas été discuté?

CP A l'Assemblée Générale, on ne nous a même pas posé des

questions. Peut-etre dans les couloirs, mais pas en public.

II y a eu un accord général de discrétion à ce moment là.

JS Avec Fawzi.

CP Oui. Nasser, qui a été un despote, était extrêmement orgueilleux. Nasser ne voulait pas qu'on dise qu'il avait cédé. Alors si tout cela avait été dit à l'Assemblée Générale, on aurait raconté que Nasser avait cédé sur tel et tel point. Il ne voulait surtout que cela fût dit. Donc on en a le moins parlé possible.

JS M. le Ministre, je voudrais bien revenir à cette réunion de Sèvres. Si vous pouviez expliquer un peu plus l'atmosphère de Sèvres. Chose incroyable puisque Ben Gurion, Golda Meir, vous, Guy Mollet, Selwyn Lloyd étaient tous là. Quelle était l'atmosphère?

CP Les Israéliens sont arrivés dans l'après midi pour la conférence du lendemain, et, le soir, j'ai dîné avec eux. Nous avons un peu parlé de tout. II n'y avait que moi comme français. J'étais seul avec eux, il n'y avait pas d'anglais à ce moment. C'est alors que j'ai fait vraiment la connaissance de Ben Gourion. Je l'avais déjà rencontré mais plus brièvement. La réunion fut extrêmement cordiale, nous avons beaucoup parlé des camps de concentration, de tout ce que j'ai vu là - bas. C'était vraiment une prise de contact avec un bloc humain pour lequel j'avais eu beaucoup de pitié. Le lendemain - je ne me rappelle plus le nom du représentant britannique qui était là - les autres sont venus plus tard - nous avons attendu un peu, je savais ce que les Israéliens

allaient dire parce qu'ils m'avaient confié la veille, mais les anglais ne le savaient pas. Je lui ai seulement dit: je crois que les israéliens vont nous faire une proposition. Et Ben Gourion parle à ce moment là et dit: "Nous avons l'intention de faire la guerre à l'Egypte parce que nous ne pouvons pas faire autrement; avec la fermeture du canal et les canons égyptiens à Sharm-el Sheikh nous ne pouvons même plus nous ravitailler en pétrole. Si nous attendons six mois pour faire la guerre, nous n'aurons pas les moyens de la mener. Donc nous avons l'intention de la faire: qu'est-ce que vous allez décider? J'ai répondu Soit! nous allons vous aider. Déjà nous vous avons promis des armes, des avions, même des pilotes.

JS Ça c'était déjà décidé auparavant?

CP C'est à ce moment là que Ben Gourion se tourne vers le britannique et dit: vous, français, vous avez des avions de chasse valables, mais pas capables des bombardements suffisants. Est-ce que vous êtes prêts à bombarder l'aéroport du Caire?

JS Ce sont les israéliens qui ont posé cette demande?

CP L'anglais a répondu: bien, je rendrai compte à mon gouvernement, mais je crois pouvoir vous dire que ce sera une réponse probablement positive. Le lendemain la réponse est venu par l'intermédiaire de Selwyn Lloyd qui a donné son accord, en posant une condition préalable: le débarquement à Port Saïd. Cette proposition de débarquement à Port Saïd, je ne m'y attendais pas. Je fus pris de court; ma première

réponse a même été négative. A ce moment là Ben Gourion a dit: "Moi je n'y vois aucun inconvénient." Ainsi Ben Gourion n'avait pas, contrairement à ce que pensaient les anglais, l'intention d'envahir l'Egypte. Ce qui est tout à fait idiot dans cette affaire, car c'est vraiment de l'idiotie, c'est cette idée que nous allions pouvoir occuper le canal. On n'imaginait pas la pagaye qui pourrait règner sur le canal avec toute l'armée égyptienne en train de le repasser, poursuivis par les israéliens. II n'y aurait pas de quoi faire passer une voiture. II y a des choses stupides comme ça auxquelles on ne pense pas, mais il n'existait aucun moyen pour une troupe franco-anglaise d'aller occuper le canal; c'était irréalisable. Quand Nasser ensuite a commencé a couler des bateaux, alors la confusion a été à son comble.

JS Je lis, justement, cette portion du protocole, comme vous l'avez écrit qui dit "concernant ces événements les gouvernements britanniques et français annonçaient leur intention de lancer simultanément deux appels en vue de demander aux égyptiens d'arrêter tout action de guerre, de retirer leur troupes à dix miles du canal etc." Une question, est-ce que vous avez cru que c'était vraiment possible de garder cela comme secret?

CP Non certainement pas... C'est tout ce que je peux vous dire. D'ailleurs je ne crois pas au secrets militaires.

JS Quand vous et les anglais ont lancé l'ultimatum, je crois que presque tout le monde a immédiatement réalisé qu'il existait un plan, un plan entre les israéliens, les anglais et les

français.

CP Ce n'était pas ce que vous appelez un plan, mais un accord.

JS Un accord.

CP Oui, parcequ'un plan suppose toute une série de détails qui justement n'ont été définis qu'après. Surtout au point de vue militaire. La préparation? Dire que les français et les anglais avaient fait des préparatifs militaires considérables? Pas du tout! Les préparatifs ont duré assez longtemps avant qu'on ne débarque à Port Said. Il n'y a d'ailleurs pas eu de bataille. Nasser a trouvé le moyen d'inventer, c'est de bonne guerre d'ailleurs, une bataille de Port Said qui n'a pas eu lieu. Nous avons eu un seul tué, un camion étant rentré dans un mur, c'est tout. Il n'y a pas eu de bataille à proprement parler.

JS Et la France n'a pas fait beaucoup de préparations alors pour une action militaire?

CP Pas tellement.

JS Les anglais?

CP Les anglais avaient une préparation beaucoup plus poussée, parce qu'eux pensaient dès le départ à ce débarquement.

JS Oui, mais est-ce que vous auriez pensé sérieusement à une action militaire unilatérale, même si les israéliens n'avaient pas pris l'initiative?

CP Certainement pas.

JS Pas?

CP Certainement pas. Là je vous réponds par la négative.

JS Mais les anglais si, peut-être. Mais en tout cas la France,

non?

CP Je ne peux pas répondre pour eux mais je ne le crois pas.

Si vous voulez appeler cela une prétexte, nous l'avons saisi, ça je dois le reconnaître. Mais on ne peut pas dire que nous l'aurions fait sans eux.

JS Monsieur le Ministre je voudrais maintenant vous demander quelque chose au sujet de Dag Hammarskjöld. J'ai l'impression que Dag Hammarskjöld lui même était très déçu après cette session entre vous et les égyptiens et les britanniques parce qu'il croyait qu'on pourrait arriver à une règlement, à une solution.

CP Nous y sommes arrivés en '57.

JS Je veux dire plus tôt. Avant l'action militaire.

CP Ecoutez, il était là quand Fawzi a téléphoné à Nasser, dans son propre bureau, Hammarskjöld. Moi j'ai été sorti, mais Hammarskjöld était resté.

JS C'est encore une question pas tout à fait gentille. Aviez vous vraiment l'intention sérieuse d'arriver à un règlement, à une solution là, dans ces conversations, si cela aurait été possible.

CP Mais naturellement.

JS Oui.

CP Quel intérêt aurais-je eu à n'en pas trouver?

JS Oui, moi je peux vous le dire. Vous connaissez sans doute le livre de Brian Urquart qu'il a écrit au sujet de Dag Hammarskjöld

CP Non, je ne l'ai pas lu.

JS Ah c'est très intéressant, mais dans ce livre...

CP II a été traduit en français?

B Je ne sais pas, je ne l'ai pas vu en tout cas.

CP Si ce n'est pas traduit en français... je l'ai peut être lu mais la lecture en anglais me prend du temps.

JS Je crois vous vous y intéresserez beaucoup parce qu'il donne beaucoup de détails justement à ce sujet, et surtout sur cette réunion à trois dans le bureau de Dag Hammarskjöld, à quatre vraiment, parce que Dag Hammarskjöld était là, bien entendu. Et dans ce livre...

CP Dans la deuxième réunion il n'y avait pas d'Anglais.

JS Non, mais je veux dire la première.

CP La première.

JS La première, oui! La deuxième avec Fawzi non! C'est seulement vous et Hammarskjöld et Fawzi. Non c'est la première, avant l'action militaire. Et Urquhart donne l'impression qu'Hammarskjöld y est venu. Je crois que c'est Hammarskjöld qui a mis au point les six principes qui ont été discutés.

CP Ils étaient relativement simples. En fait tous les problèmes étaient simples. Pour moi il n'y en eu qu'un seul, celui de libérer ou non le passage dans le canal. Et il n'y en avait pratiquement pas d'autre.

JS C'était la question principale pour vous?

CP Ah, c'était la seule.

JS Y inclus les israéliens, les navires pour Israël.

- CP Bien sur j'étais intéressé par les conséquences d'un blocus sur Israël. Que les armes ne transfèrent pas par le canal, c'était acceptable, mais à condition que Sharm-el Sheikh soit libre.
- JS Etiez-vous conscient de la déception d'Hamarskjöld que ça n'a pas réussi.
- CP Nous étions tous déçus. II y a eu une déception générale quand Fawzi est revenu et nous a dit que Nasser n'avait pas accepté. Moi aussi j'ai été très déçu.
- JS Peut-être aurais-je dû dire que Hamarskjöld était plus que déçu. Est-ce qu'on peut dire "bitter."
- B Amer; il avait même pensé à démissionner. C'est Lester Pearson je crois, qui l'avait cru.
- CP II ne l'a pas dit, je ne sais donc pas. J'ai eu beaucoup de conversations avec Hamarskjöld, nous étions arrivés à être en très bons termes, il m'avait expliqué quelles étaient ses méthodes. Je me rappelle un jour avoir déjeuné avec lui en privé. Je lui demande: mais quel est votre secret? II me répond: quand j'ai un problème très difficile aux Nations Unies je tisse des fils autour du problème, je le ligote, je le tourne jusqu'au moment où on ne voit plus rien. Quand on ne voit plus rien, et que personne ne comprend plus rien, alors je propose une solution.
- JS Une tout autre question maintenant. C'est très intéressant. Quand Anthony Eden a téléphoné à Guy Mollet à Paris, je crois que vous même étiez là dans son bureau.
- CP J'étais là, et Adenauer aussi.

JS C'est ça ma question, justement. Est-ce qu' Adenauer a vraiment compris ce qui se passait?

CP Bien sûr.

JS Oui?

CP II a compris, et c'est là qu'il a eu cette formule extraordinaire "Maintenant il faut faire l'Europe."

JS Ah oui.

CP Et les négociations de Bruxelles qui piétinaient, ont démarré d'un seul coup. Quelques mois après on a signé le traité de Rome. On peut dire que l'affaire de Suez pour l'Europe a été excellente.

JS On est "retourné vers l'Europe."

CP On est "retourné vers l'Europe." Ce qui était excellent. Moi j'en'étais pas tellement déçu par l'affaire de Suez. Si la presse française n'avait pas pris le point de vu des arabes, ça n'aurait pas été trop pénible.

JS Et vous croyez qu' Adenauer a eu une influence bénéfique, pour ainsi dire, avec Dulles? Pour la réconciliation entre la France et les Etats Unis?

CP Comment puis-je parler de ce que c'est la réconciliation avec Eisenhower quand Guy Mollet est allé le voir et moi je suis allé voir Dulles. Et nous n'avons jamais été en mauvais termes avec Dulles, sauf quand il croyait que j'étais athée, mais à part cela...

B Les Jésuites. Je crois que Dulles détestait encore plus les jésuites.

CP Alors j'ajoute quelque chose de suite qui est très

importante. Suivant l'opinion publique française, l'affaire a été désastreuse. Elle a été désastreuse parce que les français et le général de Gaulle l'ont exploitée. Les français ont eu l'impression que s'il y avait un conflit majeur en Europe, les américains qui ne nous avaient pas soutenu à Suez ne nous soutiendraient pas non plus en Europe. Et c'est la raison qui a motivé le départ du général de Gaulle de l'OTAN.

Et c'est la raison pour laquelle les français ont accepté ce départ de Port Said. Pour la majorité parlementaire, c'était mauvais. La presse, elle n'a rien compris.

JS Vous avez parlé dans votre livre de votre intérêt pour le tiers monde et signalé votre peur que cette affaire de Suez n'ait une influence négative sur les investissements dans les pays sous développés.

CP Elle était négative un peu par notre faute parce que beaucoup de journaux français ont fait passer l'affaire pour une expédition coloniale, alors que justement nous voulions le contraire. Cela m'a beaucoup gêné dans la suite.

JS Oui, et quel était le résultat?

CP Sur mes projets sur l'aide?

JS Justement.

CP Nul. Les Américains nous ont répondu: "Nous voulons signer nous même nos chèques." Les Russes nous ont dit: "Nous voulons faire nous même notre propagande, ce qui fut la manière capitaliste et la manière marxiste de dire la même

chose. Le général de Gaulle a repris le projet lui même, quelque temps après son arrivée au pouvoir.

JS Monsieur le Ministre, une autre question, à un autre sujet. A l'époque de la crise du Suez il y avait aussi une crise en Hongrie. Et ma question c'est: est-ce que, vous-même, et Guy Mollet, avez pensé à cette crise là quand vous avez réfléchi sur la crise de Suez? Est-ce qu'il y a une liaison entre les deux, dans votre pensée?

CP Non.

JS Pas du tout.

CP Non, nous n'avons pas établi de liaison directe. Cela me confirmait surtout dans ma pensée que les Russes n'étaient pas préparés à ce moment-là, de bombarder l'Angleterre.

JS Oui, mais dans un autre sens - c'est difficile à expliquer ça en français - mais, "to distract attention from." Pour attirer l'attention ailleurs.

CP Ils ne l'ont pas fait pour ça. Ils l'ont fait parce qu'ils estimaient que c'était une nécessité stratégique, non pas pour attirer l'attention ailleurs.

JS Oui, mais ma pensée est différente. C'est, si -- hypothèse - - si l'action militaire franco-anglo-israélienne n'avait pas eu lieu, est-ce qu'il est certain que les Russes auraient agi ainsi contre la Hongrie?

CP Non.

JS Vous croyez?

CP Non. Je le crois fermement. Ce sont deux idées fondamentalement différentes. L'une correspond au désir

éternel de l'Union Soviétique de jouer un rôle dans la région de la méditerranée. Ce fut toujours la politique des tsars et de tous russes; ils n'ont jamais changé. L'autre crise est due à la politique des blocs, celle de YALTA. Après Yalta pour l'équilibre de l'Europe la Hongrie, devait rester dans le bloc soviétique et il fallait prendre tous les moyens pour y parvenir. II y a là deux idées différentes.

JS L'autre question, et peut-être la dernière. Vous avez beaucoup de patience.

CP Cela ne m'ennuie pas du tout, au contraire, quand on arrive à un certain âge, que peut-on faire d'autre que témoigner?

JS Cette question est au sujet de la force de l'ONU, des Nations Unies, de peacekeeping. Force de maintien de paix.

CP Je dis "les casques bleus."

JS Casques bleus, c'est ça. En tout cas, Selwyn Lloyd dit que c'est lui qui a eu le premier cette idée d'une force de casques bleus et qu' Anthony Eden a fait un discours à la Chambre des députés avant que Lester Pearson reprenne cette idée à New York. Ma question: Est-ce qu'il y avait une semblable idée ici en France, est-ce que vous et Guy Mollet y pensiez auparavant?

CP Oui j'y ai pensé et j'en ai même parlé avec Hammarskjöld.

JS Vous même?

CP Oui, moi-même. Je n'ai pas fait de discours, mais j'avais parlé avec Hamarskjöld des casques bleus.

JS Quand Lester Pearson a introduit sa résolution à l'Assemblée Générale, à ce sujet, je crois que vous-même étiez sur place.

CP Oui.

JS Et l'attitude française était positive, ou est-ce que vous avez fait des réserves?

CP Pas du tout.

JS Non?

CP Pas du tout!

JS Pourquoi?

CP Parce-que c'était conforme à mon opinion, et à celle de Guy Mollet. A Sharm El Sheikh que pouvait on faire d'autre? Si vous ne mettiez pas de casques bleus à Sharm El Sheikh, vous n'aviez rien. De toute façon le canal était bouché. Donc, pas de question!

JS Quand j'ai lu votre livre j'ai eu l'impression que vous-même étiez plus réaliste que les anglais, au sujet de cette force des Nations Unies. Les anglais ont voulu, à tout prix, avoir les troupes anglaises et françaises comme membres de cette force.

CP Là, nous n'avons pas pu résister. Cela ne nous intéressait pas d'avoir des français dans la force. Ça ne changeait rien, au contraire. Il eut été bien de choisir des pays moins engagés.

JS Ce n'était pas une question importante. La chose importante c'était de dénouer cette crise.

CP C'était de permettre le ravitaillement d'Israël, voilà. En pétrole en particulier. Comme Israël faisait venir son pétrole d'Iran, le pétrole passait par le sud et il arrivait directement sur Acaba. On n'avait pas besoin du canal.

JS Avec ça nous pouvons peut-être retourner au commencement de la question. La France avait déjà décidé de donner des avions à Israël, les relations étaient très bonnes. Et ma question est: pourquoi? Quelle était le base de cette relation, en ce temps là?

CP Le gouvernement de cette époque était exclusivement composé de résistants et de déportés.

JS C'est ça la raison. Parce qu'en ce temps là les relations entre Israël et la France étaient meilleures que leurs relations avec les États Unies. Je veux dire entre Israël et les États Unis.

CP II est difficile de comparer. C'étaient des relations d'ordres différents. II existait des relations sentimentales incontestables.

JS Et cela a joué vraiment un role?

CP Pour moi, oui. Je n'ai pas commencé à penser qu'il y avait un problème juif, pour moi l'antisémitisme ne représentait rien de concret. Les choses ont commencé en 1933-34, puis il ya eu la guerre, puis la déportation. J'ai vu l'antisémitisme sous son plus cruel aspect. J'ai considéré que la création de l'état d'Israël était une revanche sur cette souffrance des juifs.

JS Ça c'est très important, peut-être ça je vous le dirai, je nous l'expliquerai en anglais:

In fact then, this question of a sympathy for Israel because of the past, really runs through the entire episode beginning

before the Suez Crisis even, and then really serving as a strong motivation for France's action.

CP: Oui, j'ai compris.

JS: Oui, je crois moi aussi que j'ai compris.

CP: En ce moment; je dois dire qu' à l'heure actuelle, je ne suis pas d'accord avec le gouvernement israélien.

JS: C'est tout autre chose maintenant.

CP: C'est tout autre chose. Les circonstances ont changé, donc là, je ne suis plus d'accord. Et la politique du Likud me paraît non seulement dangereuse mais suicidaire.

JS: Vous avez déjà dit, je crois, que les menaces soviétiques n'ont pas eu beaucoup d'influence sur la politique française à ce moment là.

CP: Moi, je répète ce que j'ai dit. J'ai eu des relations avec Kroutchev qui étaient tout à fait bonnes. Et si les anecdotes ne vous ennuiant pas...

JS: Non.

CP: J'aime bien raconter des anecdotes parce que ça allège un peu les... La première fois que j'ai vu Kroutchev c'était en 1954, deux ans avant les événements de Suez. Le parti socialiste était allé faire une visite au parti communiste. Quant nous faisons des visites en commun, Guy Mollet, qui n'était pas un débateur, faisait la présentation; et ensuite c'est moi qui prenais le relais. Le premier jour avec Kroutchev, Guy Mollet commence, il souligne l'amitié indéfectible qui unit les deux peuples, et celle qui lie le parti communiste soviétique au parti socialiste français

etc... gentil discours! Et Kroutchev répond... et ensuite je reprends la discussion: je ne parle pas d'amitié indéfectible alors que nous ne sommes pas d'accord sur beaucoup de problèmes. Nous sommes ici pour les expliquer, voire les rapprocher. J'explique que je ne suis pas d'accord avec beaucoup de points de la politique soviétique. Le soir après le dîner, Kroutchev me fait venir un moment dans un coin avec un interprète. Et il me dit: M. Pineau, je vous aime bien. Et je vous explique pourquoi. Parce que vous n'êtes pas aussi menteur que Monsieur Guy Mollet, qui n'a aucune amitié pour nous. Ça c'est authentique.

JS Monsieur le ministre, après les événements, et même juste aujourd'hui, est-ce que vous avez trouvé qu'il y avait quelques leçons à tirer de ces événements, de la crise de Suez? Est-ce qu'il y avait là une leçon pour l'avenir? Pour la France ou pour l'ouest?

CP Dans la pratique c'est surtout l'Europe qui a profité de ces crises. Nous pensions alors perdre la face; en réalité c'est l'Europe qui s'abandonnait. C'est ça la première leçon à tirer de cette affaire. Et la seconde c'est que j'ai changé d'avis sur l'ONU, parce que les successeurs de Dag Hammarskjöld n'étaient pas de la même classe que lui. J'ai vraiment cru aux Nations Unies à ce moment là.

JS Ah, c'est un point de vue intéressant; après la crise vous êtes resté positif, pour ainsi dire, dans votre opinion sur les Nations Unies?

CP J'ai passé quinze jours aux Nations Unies pour plaider le

problème algérien. C'était un exercice d'avocat, pas de politicien. J'ai gagné avec une voix de majorité. J'aurais dû en avoir deux mais je me suis trompé parce qu'on m'avait donné un mauvais renseignement sur le nom d'un des présents.

JS Et alors, je vois que vous étiez alors tout-à-fait satisfait de Dag Hammarskjöld?

CP Moi, je l'aimais beaucoup.

JS Oui?

CP Je l'aimais beaucoup. Malheureusement nous avons eu un ambassadeur de France qui a, à cette époque a perdu son sang-froid.

JS Oui.

CP On a dû le remplacer. C'est embêtant de remplacer un ambassadeur quand il fait des erreurs trop visibles.

JS Je crois que l'ambassadeur Alphand était pour quelque mois affecté à New York.

CP Ah non, Alphand n'était pas en ce temps l'ambassadeur à l'ONU.

JS A Washington, je crois.

CP A Washington. Quand je parle de l'ambassadeur à l'ONU, il s'agissait de Cornet-Gentil.

JS Gentil.

CP Gentil.

JS Qui est tombé malade, je crois.

C'est peut-être vraiment la dernière question. L'ambassadeur d'Angleterre aussi avait des difficultés, pas avec sa santé,

- mais il paraît que ni l'ambassadeur français, ni l'ambassadeur anglais ne savaient rien du plan de Sèvres.
- CP Non, évidemment, évidemment, je ne vois pas de ministère de la défense nationale qui mettrait au courant ces deux ambassadeurs de nos plans militaires. Cela va de soi.
- JS Ce fut une surprise alors pour l'ambassadeur?
- CP Evidemment. Même au Quay d'Orsay, j'ai certains collaborateurs qui n'étaient pas très contents que je ne les aie pas mis au courant.
- JS Encore une question: Vous avez parlé, je crois, dans votre livre d'un lobby arabe dans le ministère des affaires étrangères d'Angleterre. Ma question: est-ce qu'il y avait un tel lobby chez les diplomates de carrière du Quay? Est-ce qu'il y avait une tendance à soutenir les Arabes contre les juifs?
- CP Le Quay était surtout composé d'un personnel politisé et pas autre. C'est ainsi qu'il y avait un lobby Mendès-France anti-européen. Qu'est-ce qu'il y a encore?
- JS Les diplomates de carrière?
- CP Les diplomates de carrière, le Vatican.
- JS Est-ce que ces lobbys ont eu une influence sur vous ou sur Guy Mollet au sujet de Suez?
- CP Non. Il-y-a un des membres du Quay d'Orsay qui est allé trouver Guy Mollet en disant, "Ce que fait M. Pineau est abominable, etc." Alors Guy Mollet m'a appelé le soir même et m'a dit: Voilà ce que m'a raconté un de ces gens. Le lendemain je l'ai convoqué dans mon bureau, pour apprendre ce

qu'il avait à me dire. En fait, on me trouvait pas assez anti-Sovietique.

JS. Alors Monsieur le Ministre, merci bien.

NAME INDEX

Alphand, Hervé	36
Bourgés-Maunary, FNU	12
Cornet-Gentil, Ambassador	36
de Gaulle, Charles	13, 29, 30
Dillon, Douglas	16
Dulles, John Foster	1, 5, 6, 16, 18, 19, 28
Eban, Ebba	13, 18-20
Eden, Anthony	10, 17, 27, 31
Eisenhower, Dwight	11, 15, 17, 28
Fawzi, Mahmoud	8, 17, 20, 21, 25-27
Gambler, General	12
Hammarskjold, Dag	1, 8, 17, 18, 20, 25-27, 31, 35, 36
Hitler, Adolf	2
Kroutchev, Nikita	10, 11, 34, 35
Lloyd, Selwyn	1, 2, 5, 9, 15, 17, 21, 22, 31
Mangin, General	13
Meir, Golda	14, 15, 20, 21
Mollet, Guy	2, 9, 10, 16-18, 21, 27, 28, 30-32, 34, 35, 37
Murphy, Robert	6, 16, 17
Nasser	1-3, 5, 6, 8, 11, 12, 18, 21, 23-25, 27
Nehru	3
Perès, Shimon	13

UNITED NATIONS ORAL HISTORY PROJECT
ORAL HISTORY AGREEMENT

I, Christina Pinaru (Interviewee) hereby agree to participate in the United Nations Oral History Project, sponsored by the Yale University Institution for Social and Policy Studies, and consent to the recording by magnetic audio tape of (an) interview(s) with James Sutterlin (Interviewer) on April 5, 1991 (Date) at Paris (City), France (State).

It is my understanding that a typed transcript will be made of such tape(s) and returned to me for any necessary corrections. I hereby agree that if for any reason I have not returned the transcript with my corrections to the Institution for Social and Policy Studies within three months of the time it was sent to me, the Project Staff may edit the transcript and make it available for research and other use as provided here below.

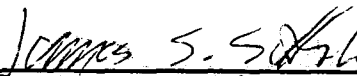
In the understanding that the tape(s) and transcript(s) will be preserved at the United Nations and made available for historical, scholarly and (as deemed appropriate by the United Nations) public information purposes, and that copies will be placed on deposit at Yale University for research and study, I hereby grant, assign, and transfer legal titles and all literary rights in the tape(s) and transcript(s) to the United Nations. However, it is agreed that neither the United Nations nor Yale University will publish or authorize publication of the transcript(s) or any part thereof during my lifetime without my written permission.



(Interviewee)

April 8, 1991

(Date)



(Interviewer)

April 5, 1991

(Date)

(For the Institution of Social
and Policy Studies)

(Date)